

Article de la rubrique « La santé, un enjeu de société »

Hors-série N° 48 - Mars - Avril - Mai 2005

La santé, un enjeu de société

## La santé : à la poursuite d'une utopie

Catherine Halpern

**La santé occupe désormais une place prépondérante et semble être devenue une véritable obsession. La médicalisation à outrance à laquelle nous assistons aujourd'hui témoigne peut-être d'une incompréhension partielle de ce qu'est la santé.**

Innombrables sont les cultures dans lesquelles on engage ou clôt la conversation en s'enquérant de la santé de son interlocuteur ou en lui souhaitant de bien se porter. « *Comment allez-vous ?* », dit-on en français, « *Vale* », autrement dit « *Porte-toi bien* », avait-on coutume de lancer en latin lorsque l'on se quittait, « *How are you ?* », littéralement « *Comment es-tu ?* », demande-t-on en anglais... « Saluer » du reste vient du latin « *salus* », qui veut dire santé. Dans de nombreux pays africains, il convient, avant d'aborder tout autre sujet, de prendre des nouvelles de la santé de la famille. Même si elle se fait de façon parfois un peu mécanique, cette manière d'entrer en contact met bien en évidence l'importance que la santé occupe dans nos existences.

Les pratiques visant à préserver la santé ont toujours existé. L'historien Georges Vigarello dans son ouvrage *Histoire des pratiques de santé. Le sain et le malsain depuis le Moyen Age* (Seuil, 1999) retrace ainsi leur histoire depuis le Moyen Age dans notre société. « *Un premier constat s'impose : l'entretien du corps ou même l'attitude préventive envers le mal n'ont pas été inventés par le monde contemporain. Innombrables sont les démarches anciennes visant à activer les organes, à les préserver de toute atteinte extérieure.* » Il suffit pour s'en convaincre de songer aux bijoux de santé au Moyen Age, pierres dont la pureté aurait protégé leurs détenteurs, au succès de mystérieux élixirs censés prémunir de divers maux, à la pratique du régime qui devient très présente dès le xv<sup>e</sup> siècle mais qui reste bien entendu une pratique propre à l'élite, à l'usage de la saignée dans la France classique, aux mesures prises par un Etat devenu hygiéniste pour éviter que les infections des pauvres ne menacent les autres, au développement de la gymnastique dans la deuxième partie du xix<sup>e</sup> siècle... Le souci de la santé est donc loin d'être une préoccupation contemporaine.

Pour G. Vigarello, en dépit de l'évolution de ces pratiques, les « *grands repères* » restent de fait les mêmes : « *La volonté d'épure, par exemple, traverse le temps, habitée par la crainte des déchets, ceux qui menacent le corps de quelque inexorable décomposition. Les images de force aussi traversent le temps : celle, tout immédiate, apportée par la nourriture ou les boissons ; celle, plus travaillée, apportée par l'exercice,*

*le régime de vie ou la pharmacopée.* » Aujourd'hui, c'est la graisse qui focalise l'attention et incarne le déchet tandis que la force semble s'identifier à l'énergie alimentaire.

### **L'essor du «mieux-être»**

Il y a pourtant bien des spécificités au souci contemporain de la santé. Celle-ci est notamment devenue un véritable bien de consommation. En témoignent par exemple le développement de la presse santé, des « produits-santé », l'essor des thalassothérapies ou des denrées anticholestérol qui ont pris d'assaut les étagères... Comme l'indique G. Vigarello, une expression fait désormais florès : « mieux-être ».

Les frontières mêmes entre le sain et le malsain se sont déplacées. L'exigence vis-à-vis de sa propre santé est aujourd'hui plus forte. Et G. Vigarello, pour appuyer cette thèse, de citer une enquête qui, à partir de deux questionnaires identiques et sur un même échantillon de population, met en évidence que le nombre des maladies déclarées s'est accru de plus de 75 % entre 1970 et 1980 alors même que l'espérance de vie a crû sur cette même période. Témoigne également de cette plus grande exigence la définition de la santé donnée par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui y voit « *un état complet de bien-être physique, mental et social ne se caractérisant pas uniquement par l'absence de maladie ou d'infirmité* ». Conception bien utopique ou en tout cas très exigeante : en ce sens, rares sont ceux qui peuvent se dire en parfaite santé.

La santé est également aujourd'hui devenue un véritable enjeu politique. Si les politiques de santé publique existent depuis quelques siècles, leur emprise est sans doute plus grande que jamais. Et certains de dénoncer l'instauration, derrière un hygiénisme général, d'un nouvel ordre moral où il est mal de faire bonne chère, de fumer, de boire...

Quoi qu'il en soit, l'appréhension de ce qui met en péril la santé a également changé. Il ne s'agit plus seulement de lutter contre des maux extérieurs (bactéries, air impur...) mais aussi de prévenir ce qui nous menace de l'intérieur : prédispositions au cancer, à l'obésité, aux troubles de la circulation... L'homme rêve plus que jamais d'un corps et d'une santé indéfiniment perfectibles grâce au progrès des sciences et techniques. D'où une médicalisation de l'existence toujours plus grande qui n'est pas sans susciter quelques résistances.

### **Trop de santé tue la santé ?**

En 1975, le philosophe autrichien Ivan Illich, dans un livre qui fit scandale, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, affirmait sans ambages : « *L'entreprise médicale menace la santé.* » Statistiques à l'appui, il soutenait que la médecine n'avait pas amélioré la santé dans le monde et surtout avait généré des maladies iatrogènes, c'est-à-dire résultant des soins ou des traitements prescrits. La médecine constituait selon lui un obstacle qui empêchait les hommes d'affronter la maladie, la douleur ou le vieillissement. Il faisait le constat d'une médicalisation généralisée et d'une époque où tout homme se voit transformé en patient à vie. Vingt-cinq ans plus tard (1), I. Illich modifie son constat, affirmant désormais que « *la recherche de la santé est devenue le*

*facteur pathogène prédominant* », parce que les médecins ne sont plus aujourd'hui les décideurs du système biomédical : tout au plus légitiment-ils l'industrie pharmaceutique. Nos exigences ne cessent de croître et de nourrir cette industrie de la santé. Selon I. Illich, « *on ne peut plus éviter de voir le contraste entre la santé prétendument objective et la santé subjective. Et qu'observe-t-on ? Plus grande est l'offre de "santé", plus les gens répondent qu'ils ont des problèmes, des besoins, des maladies, et demandent à être garantis contre les risques, alors que, dans les régions prétendument illettrées, les "sous-développés" acceptent sans problème leur condition* ». Bref, la quête désespérée de la santé ne crée que la maladie... Les analyses d'I. Illich furent violemment critiquées car jugées sans nuances et passionnelles. Pour certains, elles relevaient d'une « antimédecine » intenable au vu des bienfaits apportés.

En dépit de sa virulence, I. Illich n'avait sans doute pas tort de mettre le doigt sur un changement sociétal profond. Lucien Sfez dans *La Santé parfaite*(2) fait un constat assez proche. Il met en évidence l'existence dans nos sociétés modernes d'une utopie de la « grande santé ». Il décèle la « *naissance d'un homme qui serait en "grande santé", c'est-à-dire à qui une "prescription" ôterait toute maladie héréditaire avant même qu'il soit né et toute prédisposition à jamais tomber dans quelque autre maladie. Prescription au sens médical, bien sûr, mais qui aurait ceci de particulier que, loin de soigner après coup, elle soignerait a priori, en l'absence de tout symptôme* ». Pour L. Sfez, ce qui s'annonce là n'est rien moins que la fin de la postmodernité : l'homme a retrouvé un grand récit dans une « bioécoreligion », la grande santé est l'utopie du xxi<sup>e</sup> siècle. Enquêtant pendant plusieurs années aux Etats-Unis, au Japon et en Europe, le philosophe met en rapport l'obsession des régimes alimentaires, le travail de cartographie des gènes qui rendrait possibles la prévention et la thérapie génique, le souci sécuritaire exacerbé qu'illustre par exemple un antitabagisme intense, la volonté même de contrôler les effets de la biosphère sur l'organisme... Il évoque des pratiques qui semblent bien étonnantes pour nous Européens mais déjà assez fréquentes aux Etats-Unis : l'ablation des ovaires ou des seins à titre préventif chez les femmes qui ont des antécédents familiaux afin qu'elles ne développent pas de cancer. Cette purification organique (retirer les organes qui pourraient devenir pathogènes) préfigure-t-elle une purification génétique, l'humanité se rêvant enfin débarrassée de ses mauvais gènes ? L'ennemi est intérieur : dans nos corps malades, dans nos gènes, dans le vieillissement ou dans le cholestérol. Cette grande santé dans sa volonté de maîtrise totale est à la fois santé du corps individuel et santé de la planète (par les impacts qu'elle aurait sur notre corps). Voilà selon L. Sfez la grande utopie scientifico-technique qui nous habite.

Guy Paillotin, ancien président de l'Inra, dénonce pour sa part la dictature du « *nutritionnellement correct* » : « *On attend aujourd'hui de l'alimentation bien autre chose qu'un simple apport de calories. On espère, et de nombreuses voix autorisées nous encouragent dans ce sens, qu'elle nous maintiendra "en forme", qu'elle répondra à des besoins spécifiques (enfants, femmes enceintes, sportifs, personnes âgées...), qu'elle nous garantira une vieillesse autonome et heureuse, qu'elle jouera enfin un rôle préventif contre diverses pathologies (maladies coronariennes, cancer...)* (3). » Bien

entendu, ces attentes ne sont pas toujours sans fondement ; reste qu'il s'agit souvent de simples allégations qu'exploite l'industrie agroalimentaire (il suffit de songer à ce yaourt tant vanté parce que « ce qu'il fait à l'intérieur se voit à l'extérieur »). L'orthorexie, la pathologie des personnes obnubilées par le dogme de l'alimentation saine, ne cesse de gagner du terrain, confortée, il est vrai, par des scandales alimentaires bien réels tels que celui de la vache folle.

#### « La vie dans le silence des organes »

Mais cette perception purement médicale de la santé a-t-elle un sens ? Rien n'est moins sûr. Il est sans doute rassurant de penser que la santé est un enjeu technique que la science pourrait maîtriser. Mais n'est-ce pas se leurrer sur la réalité conceptuelle de la santé ? Comme le montrait G. Vigarello, les frontières du sain et du malsain changent et ce qui nous semble aujourd'hui pathologique ne l'était pas nécessairement il y a quelques siècles ou dans d'autres contrées. Il est sans doute juste de ne pas définir la santé, comme ce fut pourtant longtemps le cas, de manière négative comme l'absence de maladie. Il est vrai que la santé semble presque invisible : c'est lorsque nous tombons malades que nous l'apprécions réellement. La plupart du temps nous ne la percevons pas en tant que telle. Le chirurgien René Leriche dans une célèbre formule la définissait comme « *la vie dans le silence des organes* ». Mais s'en tenir là reste insuffisant. Georges Canguilhem, dans *Le Normal et le Pathologique*(4), montre que la santé prend un sens pour un individu dans un certain milieu social face à certaines contraintes. Une machine ne peut pas être malade, elle est simplement dérégulée ou ne fonctionne pas. Il n'y a pas de sens à définir la santé d'un point de vue purement organique : la santé dépend aussi des attentes du sujet, de ses besoins, de son environnement. Ne pas se sentir en bonne santé, ce peut être avoir du mal à monter les escaliers quand on habite au sixième étage, peiner à aller chercher du pain quand la boulangerie en bas de chez soi est fermée, c'est se baisser avec difficulté quand on est une femme de ménage par exemple... C'est pourquoi, comme le soutient G. Canguilhem dans *La Santé : concept vulgaire et question philosophique*(5), « *il n'y a pas de science de la santé. (...) Santé n'est pas un concept scientifique, c'est un concept vulgaire. Ce qui ne veut pas dire trivial, mais simplement commun, à la portée de tous* ». La santé ne peut pas être appréhendée simplement dans un sens objectif, positiviste, scientifique, elle a un sens également existentiel. Ce n'est pas pour cela qu'il faut occulter le regard de la médecine sur la santé, insiste G. Canguilhem, qui est de ce fait en désaccord avec I. Illich.

A côté de la santé au sens existentiel, il faut admettre « *la présence, en lisière et comme garde-fou* » de la santé au sens médical du terme. Mais contre l'utopie technico-scientifique d'une santé parfaite, il faut sans doute réhumaniser une santé trop souvent appréhendée de manière positiviste, sous le seul angle médical. Peut-être convient-il de la remettre en perspective en l'éclairant tout simplement non pas seulement par les sciences de la vie mais par les sciences humaines...

### **Entretien avec Dominique Lecourt. « Une bascule s'est opérée dans notre conception de la santé »**

#### **Etes-vous d'accord avec ceux qui estiment que notre société nourrit l'utopie d'une santé parfaite ?**

Entendons par « notre société » une société industrielle développée. Une telle société a pu bénéficier depuis le début du xix<sup>e</sup> siècle d'une double révolution épistémologique et institutionnelle affectant le statut social de la médecine moderne : la médecine s'est efforcée de devenir une science des maladies qu'elle a entrepris d'étudier du point de vue statistique ; elle s'est installée dans des hôpitaux, bientôt adossée à des laboratoires. L'image du médecin s'est transformée : portant blouse, il est apparu comme un technicien compétent, un spécialiste plutôt qu'un généraliste, d'une efficacité potentiellement toujours croissante. De là l'idée que la médecine serait capable d'inspirer une politique de prévention des maladies qui, pour peu qu'une population donnée soit assez docile aux mesures d'hygiène publique, pourrait la conduire à un état de santé collective tel qu'aucun individu n'y tomberait plus malade. Pour peu, de surcroît, que le médecin-technicien se voue à se faire l'agent exécutant de la puissance publique, la santé (publique) parfaite pourrait être réalisée. L'éradication de certaines maladies, comme la variole ou demain la poliomyélite, par vaccinations de masse a contribué à donner corps à ce qui apparaît désormais comme un projet. La puissance de cette idée est en tout cas telle qu'elle arrive à convaincre nombre de citoyens qu'il n'est pas normal de tomber malade ! D'où le caractère obsessionnel, pathologique pour certains, du désir de rester en bonne santé, de la peur de la maladie. Que l'idée de « santé parfaite » soit utopique, c'est assurément le cas. Au sens où nulle société humaine réelle ne pourra jamais être organisée de telle façon que le risque de la maladie soit évité aux individus qui la composent, car ce risque appartient par essence à la vie. Mais si l'utopie a classiquement une valeur critique lorsqu'il s'agit de faire apparaître par contraste les défaillances d'un état donné de la société, celle-ci n'a d'autre sens que de magnifier l'illusion de la toute-puissance d'une certaine conception scientiste de la médecine.

#### **Estimez-vous que notre conception de la santé a beaucoup évolué ?**

Une bascule s'est opérée dans notre conception de la santé. Lié à la mise entre parenthèses du vécu du malade dans l'étude des maladies, le sens existentiel de la santé, sur lequel tant de philosophes et de médecins ont médité dans les siècles passés, a été comme perdu de vue, « *occulté par les exigences d'une comptabilité* », selon le mot de Georges Canguilhem. Il n'a pas manqué de penseurs, de René Descartes à Henri Michaux en passant par Denis Diderot, pour attirer l'attention sur le fait que la santé était accomplissement silencieux des fonctions vitales, « vérité du corps » renvoyant dans le cas de l'homme à une expérience subjective, à un jugement de

valeur. Bien se porter, c'est savoir se comporter en face des vicissitudes de l'existence. On croit aujourd'hui pouvoir leur opposer une conception de la santé comme pure facticité, qui adopte sur l'être humain un point de vue populationnel. De là la réaction de tous ceux qui protestent au nom de la nature, critiquent vigoureusement le pouvoir médical et se livrent à des campagnes systématiques de démedicalisation de la santé pour résister à ce qu'ils dénoncent comme la médicalisation croissante de l'existence. Combien de charlatans n'exploitent-ils pas, pour leur plus grand profit, ces réactions en faveur de médecines dites naturelles ou douces ?

**La médecine est de plus en plus préventive. Certains s'inquiètent notamment de ce point de vue des recherches sur le génome humain. Cela vous semble-t-il justifié ?**

Pour peu que la prévention ne soit pas appelée à nourrir la conception scientiste de la médecine à laquelle je viens de faire allusion, je ne vois pas ce qui justifie une telle méfiance. N'allons pas imaginer que le génome apporte une connaissance intégrale de l'être humain ! Et si l'on peut, grâce à sa connaissance, prévenir certaines maladies génétiques, pourquoi se le refuserait-on ? Quant au risque d'eugénisme, c'est une question éthique, juridique et politique.

**La santé semble nourrir des peurs paniques aujourd'hui, notamment à l'égard du progrès technique. L'atteste d'ailleurs le débat autour des OGM. Pourquoi selon vous ?**

Si le souci de la santé suscite de telles peurs, c'est parce que, dans la débâcle du système des valeurs occidentales modernes regroupées autour de l'idée de progrès à laquelle nous avons assisté depuis trente ans, la santé est la seule qui a tenu bon

Propos recueillis par Catherine Halpern

## NOTES

1

I. Illich, « L'obsession de la santé parfaite », *Le Monde diplomatique*, mars 1999.

2

L. Sfez, *La Santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*, Seuil, 1997.

3

G. Paillotin, « L'utopie du nutritionnellement correct », in L. Sfez (dir.), *L'Utopie de la santé parfaite. Colloque de Cerisy*, juin 1998, Puf, 2001.

4

G. Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, 1966, rééd. Puf, coll. « Quadrige », 2003.

5

G. Canguilhem, « La santé : concept vulgaire et question philosophique », in G. Canguilhem, *Écrits sur la médecine*, Seuil, 2002.